

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



***Le grand dérangement* de Normand Rousseau**  
Normand Rousseau, *Le Grand dérangement*, Montréal, éd. Internationales Alain Stanké, 1984, 450 p.

Richard Dubois

Number 36, Winter 1984–1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39869ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dubois, R. (1984). Review of [*Le grand dérangement* de Normand Rousseau / Normand Rousseau, *Le Grand dérangement*, Montréal, éd. Internationales Alain Stanké, 1984, 450 p.] *Lettres québécoises*, (36), 82–82.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1984

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

# Le grand dérangement

de Normand Rousseau

«Je me retiens, tu peux me croire».

On voudrait aimer. On voudrait bien...

*Le Grand dérangement*<sup>1</sup> de Normand Rousseau traite en effet d'un sujet, ou d'un ensemble de sujets qui nous tinent un jour très à coeur, et qui firent l'objet de débats passionnés et même déchirants: la place du Québec dans la Confédération, le bilinguisme, le référendum, etc.

Mais voilà, QUI en 1984, vit encore les angoisses d'AVANT le référendum? Que viennent faire en quatre-vingt-quatre les tentatives angoissées de définition personnelle et nationale d'une petite bande de professeurs engagés par le Bureau des langues du Gouvernement fédéral? Qui, hors les profs (qui d'ailleurs en ont jusque là...) peut s'intéresser aux problèmes de convention collective des professeurs? Et surtout, comment peut-on prétendre rajeunir le débat nationaliste<sup>2</sup>, ou le prolonger, ou en dévoiler des impacts nouveaux, émouvants et ouvrant sur d'autres perspectives, en nous servant le plat dix fois réchauffé des déclarations les plus «nationales» des années soixante, style «je suis tanné d'être minoritaire dans mon propre pays» ou «nos deux peuples ont beaucoup de choses en commun»?

Mais je passe.

Après tout, on n'écrit pas un roman pour refaire le monde, ou rajeunir un débat, et je veux bien accorder temporairement que les sujets les plus vieux, les plus racornis ou les plus fatigués (comme l'amour, la mort...) peuvent donner lieu et forme à d'authentiques chefs-d'oeuvre. Le référendum québécois également...

Je regarde donc, ailleurs, et je vois des professeurs. Beaucoup de professeurs. Des salles de cours. Une cafétéria. La tragédie d'un nouveau prof affrontant les boutons rouges et verts d'une console de laboratoire de langue. Des corridors, des étudiants chahuteurs. Un complot d'étudiants pour débouter «le nouveau», et j'enchaîne pour pimenter l'énumération: une partie de boules de neige, quelques vagues coucherries, un suicide évité de justesse, un cadavre soulevé de son cercueil, l'ablation de deux seins, le dégrafage de plusieurs corsages, beaucoup d'alcool, de fréquentes leçons sur les anglicismes, et une fiesta de jeux de mots qui de toute évidence se veulent «mots d'esprit» mais qui ne contribuent, des plus épais («je les préférerais bien en chair plutôt qu'en glaise, excuse le mauvais jeu de mots», p. 210) aux plus faciles («cette séance de questions tournait rapidement à la Question (comme si nous n'avions pas compris:) comme à l'époque dorée du Moyen-Âge...» p. 182) mais qui ne contribuent, disais-je, qu'à en dévoiler l'inanité...

Ici, je me relis, et je me dis: mais c'est pas gentil, tout ça. Normand Rousseau doit bien savoir écrire, puisqu'il remporte le prix Jean-Béraud-Molson en 1977, puis le prix Esso en 1979, et il me semble que le Cercle du Livre de France a déjà eu goût à l'authentique littérature... Mystère...

Je reprends donc, et je cherche.

La couverture: «elle voulait bien se laisser conquérir par la langue française à condition de conquérir son professeur»; puis, à l'endos: «bouillonnement passionnel», «complots socio-politiques inextricables», «le lecteur est happé et captivé» (ah bon...). Une opération-charme pour déviants et intellos, toute entière contenue dans l'angoissante question: «un nouveau pays est-il en train de naître?». Plus commerçant que ça, tu meurs...

Mais je veux bien chercher encore, l'auteur ne devant pas répondre des opérations purement commerciales déclenchées par ses oeuvres... Voyons donc l'écriture, «l'écriture qui rachète tout...». Mais laissons plutôt parler l'auteur:

*Il faillit crever le micro en se mouchant comme un cargo qui annonce son entrée dans le port. (p. 84);*

*Je me sens comme un cierge qui s'éteint lentement, qui meurt dans son restant de cire, sous les derniers coups de vent de la routine. (p. 204);*

*On refusa tout à grands coups de gueule, tomahawk au bout du poing, force déclarations de guerre à outrance et menaces de grève illimitée. (p. 89);*

*Un maquillage épais comme une déclaration ministérielle cachait mal un oeil au beurre noir. (p. 303).*

Il faut lire pour le croire: cette écriture réussit le tour de force de multiplier et rapprocher les formules les plus éculées («avec la délicatesse d'un char d'assaut») et les maniérismes les plus divers («lorsque la rumeur chatouilla le tympan d'Olivier...»; «je ne SOUIS pas SOURPRIS, crécella Ralph») avec les images les plus incohérentes («ses odeurs serpentaient violemment, une sorte de doux mélange de sueur et de relent d'étable se figeait ici et là, ou palpitait sur place et rayonnait lentement» ou «j'ai le moral crevé comme une vieille barque... je me sens en bout de piste») et le comique (?) d'une couleur locale qui tombe presque toujours à plat, «les mots lui collaient au palais... ils finissaient par sortir en ordre inverse comme à la Loto-Perfecta».

Tout n'est ici que démonstration de vocabulaire, théâtre, excès et fureur («Olivier, étonné, et Jacques, amusé, observaient Stéphane déclamer ses vaticinations et élucubrations»).

Les regards sont «furibonds», les yeux «injectés de sang», le personnage est «secoué par un rire fou dont les rouages grinçaient», «il étouffait», «un cauchemar l'habitait, investissait sa propre poitrine, l'aveuglait de terreur», etc. etc.

Et comme toujours, la déception est à la hauteur des espérances. Car il arrive à Normand Rousseau de nous toucher, quand il se met à sentir, quand il raconte le trouble des approches amoureuses... ou les premiers pas, encore timides, de ce qui deviendra l'amour. Deux petites fois, en 450 pages... Et on se met alors à souhaiter qu'il laisse à d'autres, aux amuseurs publics, tout ce bruit, toute cette fumée, ces jeux de mots qui n'atteignent jamais au mot d'esprit, et qui de toute façon finiraient par lasser.

Étrange: je pense soudain à une petite personne bien modeste, qui savait se taire, observer à distance, et marcher seule dans les rues de Montréal, plongée elle aussi, jusqu'au cou, dans le Québec de Normand Rousseau, ce Québec étonnamment riche, diversifié, humain — traversé par les plus violentes questions.

Et j'ai, depuis ce temps, Maryse au coeur... □

Richard Dubois



1. Normand Rousseau, *Le Grand dérangement*, Montréal, éd. Internationales Alain Stanké, 1984, 450 p.
2. Je ne peux même pas affirmer que c'est là le but de l'auteur; j'é mets seulement l'hypothèse, pour moi la moins pessimiste, que l'INTENTION, au moins, a existé...